

Le Couteau

Béatrice Rieussec

Il est attablé au fond, dans le coin le plus sombre du café de la Mairie. Tête vide, bouche pâteuse. Il manipule son Opinel. Il l'ouvre, pousse la virole, le regarde, remet la virole dans l'axe de la lame, puis le referme et le repose sur la table. Son regard se perd dans une contemplation flottante.

Georges l'interpelle depuis le bar

— Lucien, Je t'en sers un dernier ? Après je dois mettre le couvert pour les gars du chantier.

Lucien fait signe que non avec la main sans un mot ni un sourire.

— Ben dis donc ! T'as été plus causant !

Il relève vaguement la tête.

Arrêter. Le mot tourne en boucle dans sa tête. *Arrêter.*
Demain...

Il entend le rire de Justine lorsqu'il la poussait sur la balançoire, doucement d'abord, puis de plus en plus fort. Son rire clair d'enfant bientôt mêlé de peur.

— Arrête papa ! Arrête !

Mais à peine arrêté, il fallait recommencer.

— Pas trop fort !

Sa petite Justine si gaie, il a du mal à la reconnaître.

La dernière fois qu'elle est venue le voir à Ternand, ils avaient un peu parlé, ou plutôt, essayé.

Justine avait voulu savoir comment il s'occupait. Il avait raconté : la radio, quelques courses au village, un peu de bricolage, le bois, la promenade avec le chien... S'occuper, c'était bien le mot.

— Tu n'as pas encore commencé le potager ?

Ça se voyait qu'elle était déçue devant le jardin à l'abandon.

Et puis inquiète le matin, parce qu'elle l'avait entendu tourner dans la maison pendant la nuit.

■ J'ai jamais beaucoup dormi, tu sais. On dirait que tu le découvres !

Après le déjeuner, tous les deux, ils avaient été faire un tour dans les bois avec Saxo. Ils étaient montés jusqu'à la fontaine Sainte Claire, en silence, l'un derrière l'autre. Saxo avait filé devant.

A la source, Justine avait mis sa main en coupe pour y recueillir un peu de cette eau pure, elle avait bu quelques gorgées, les yeux fermés pour en sentir la fraîcheur.

■ Tu ne bois pas ?

Lucien avait eu un petit rire, s'était approché du filet d'eau bruissant sous les feuilles, s'était aspergé le visage et la nuque.

■ Papa, je voulais te dire...

Le ton grave de Justine l'avait immobilisé. Regardant le visage de sa fille, il y avait lu quelque chose sans bien savoir ce que c'était. Et puis, elle s'était lancée.

■ Avec Raphaël, on en a parlé, on ne sait pas si on va te confier Samuel cet été. Tu ne peux pas continuer comme ça.

■ Comme ça quoi ?

■ Tu sais bien papa : m'oblige pas à... Tu ne peux plus te passer d'alcool. Tu te dis sans doute que c'est ta vie, qu'on n'a pas à s'en mêler, mais est-ce que tu penses aux conséquences ? Tu pourrais aussi penser à nous !

■ Qu'est-ce que Samuel a à voir là-dedans ? Je m'en suis toujours bien occupé que je sache ! Et tu sais qu'il adore venir ici. C'est pas un petit verre ou deux qui... Traite-moi de poivrot tant qu'on y est !

■ Mais papa ! Tu crois que tu contrôles mais l'épicière a vendu la mèche pour ton permis. Deux mois de suspension ! J'ai rien dit parce que j'ai pensé que ça te servirait de leçon. Mais rien n'a changé. Plus question que tu emmènes Samuel dans ta voiture ! C'est tout ! Et c'est pas un exemple à lui donner, tu bois ta piquette comme nous on boit de l'eau.

■ Je peux arrêter quand je veux !

■ T'as toujours dit ça papa. Comment-tu veux qu'on te croie ? Et quand est-ce, au juste, que tu as arrêté ?

Et ils étaient rentrés, chacun dans ses pensées, Lucien caressant le manche poli du couteau dans le fond de sa poche.

Lorsque Justine était repartie le lendemain, il avait demandé

■ Alors, tu reviens quand ?

Elle était évasive, avait promis de téléphoner bientôt. Lucien en avait gros sur le cœur, il aurait voulu reparler des vacances, de la venue de Samuel. Pendant toute la nuit, il avait tourné des phrases dans sa tête, sûr que Justine était influencée par Raphaël ! Et puis au moment du départ, il avait renoncé. Il n'avait pas réussi à attraper le regard de sa fille lorsqu'elle l'avait embrassé. Et il avait oublié de lui donner le pot de confiture de mûres qu'Yvonne avait laissé pour elle sur l'appui de la fenêtre.

Ce couteau posé sur la table du café : fermé, l'Opinel disparaît dans sa main. Un simple contact et il mesure le temps qui a passé, le couteau qui était grand pour sa main d'enfant lui paraît désormais bien modeste. Lucien aimerait

voir briller les yeux de son petit-fils, tout comme les siens avaient brillé en recevant ce premier cadeau de grand.

En juillet, Samuel aura dix ans. Et son paquet est déjà prêt dans le placard de sa chambre.

A Villefranche, chez le coutelier, Lucien avait été stupéfait de voir dans le catalogue tous les modèles proposés. Il existait désormais des couteaux spéciaux pour enfants avec des manches de couleur vive et des lames à bout rond ! Ridicule ! Il n'avait pas hésité longtemps avant d'acheter l'opinel N° 9, le classique, le fleuron de la marque, inchangé depuis 1896, le même que le sien avec tout de même une petite différence : pour le manche, il avait choisi un bois d'olivier, à cause du dessin des veines.

Lucien contemple son couteau patiné. Sur la lame tant de fois affûtée, on devine encore, noircie par les ans, la main couronnée gravée, l'emblème de la marque.

Il n'a jamais voulu en changer ! Au début de leur mariage, Roselyne lui avait offert un Laguiole qu'il s'était empressé de reléguer au fond d'un tiroir. Elle s'était sans doute imaginé qu'il avait du goût pour les couteaux en général. Mais il s'agissait de bien autre chose avec **cet objet-là !**

C'est Emile, son oncle et parrain, qui lui avait offert le couteau. On était en 1955. Cette année-là, Opinel avait révolutionné le marché en inventant la virole tournante pour bloquer la lame en position ouverte ou fermée. Ce système ingénieux permettait de sécuriser l'utilisation du couteau, Emile avait insisté là-dessus pour rassurer sa sœur, il avait promis d'être vigilant pour les premières utilisations. Emile avait montré à Lucien comment tenir le couteau pour sculpter des morceaux de bois tendre : la fierté du gamin le jour où il avait taillé sa première fronde. Son excitation la fois où il avait incisé le ventre de sa première truite pour la vider. L'outil était prétexte à tant de découvertes !

Avec Emile, il avait appris à reconnaître les champignons et à les cueillir, en coupant le pied à ras pour permettre la repousse.

Avec Emile, ils faisaient parfois des concours, à celui qui arriverait à ne faire qu'un seul et long ruban pour peler une orange ou une pomme.

Lucien avait gardé l'habitude d'éplucher ses fruits de cette façon, il disposait ensuite sur la table l'enveloppe du fruit d'un seul tenant. Cette manie faisait sourire, c'était sa

marque de fabrique à lui, on lui confiait parfois le soin d'éplucher toutes les oranges, juste pour le plaisir.

Le couteau ne quittait pas la poche de Lucien, il le sortait au restaurant, ou chez les amis pour couper sa viande ou son pain. Roselyne avait beau lui faire ses yeux sévères, il faisait celui qui ne voyait pas. Par distraction, il lui arrivait parfois d'essuyer le couteau dans la serviette du restaurant, ou pire, sur son pantalon. Il ne fallait surtout pas mouiller le couteau. Emile lui avait appris comment l'entretenir. A la rigueur, on pouvait passer une éponge humide sur la lame mais passer le couteau sous l'eau ou dans le lave-vaisselle était une hérésie.

L'année de ses douze ans , Emile lui avait offert une pierre à aiguiser, et il y avait eu la cérémonie du premier affûtage. Lucien s'était appliqué, n'avait pas mis longtemps à « attraper » le bon geste, un mouvement alternatif et régulier, de la base à la pointe de la lame, en appuyant légèrement sur la pierre.

— Ecoute bien Lulu, tu entends ce zing zing régulier ? Il faut que ton geste soit fluide, et si la lame crie au lieu de chanter alors tu arrêtes de suite !

Lucien se souvient bien de la fois où il avait cru que son couteau était perdu. Un matin, au moment du petit déjeuner, il avait cherché au fond de sa poche de pantalon, il était retourné dans sa chambre, avait tout mis sens dessus dessous. Puis il avait dû partir au boulot parce que c'était l'heure mais toute la journée, il y avait pensé.

Il avait pensé à la déception d'Emile... Peut-être qu'il pourrait s'en racheter un sans rien dire ? Et frotter un peu le manche avec du brou de noix pour le vieillir.

C'est ce jour-là aussi qu'il avait failli laisser un doigt dans la dégauchisseuse. Le patron l'avait engueulé en agitant devant lui sa main gauche mutilée.

■ T'es bien trop jeune et inexpérimenté mon gars pour avoir déjà la marque du menuisier !

En quittant l'atelier, Lucien pensait encore à son histoire de couteau disparu, à la réflexion, il savait bien qu'Emile ne serait pas dupe qu'il valait mieux le lui dire...

Au retour, il y avait eu le visage bouleversé de sa mère, ses mots maladroits pour lui dire la terrible nouvelle : Emile avait eu un accident, il était mort, écrasé par son tracteur.

Le couteau, lui, était sur la commode de sa chambre, il avait été retrouvé au fond de la panier à linge par sa mère.

Pendant de longs mois, Lucien ne s'était plus servi du couteau, ne l'avait plus sorti de sa poche où il le gardait. Il aimait le sentir là, serrer son manche sans le sortir.

C'est de ce temps-là qu'il avait commencé à lever le coude, pour oublier sa peine et pouvoir donner la réplique aux copains, peut-être aussi pour essayer de se rapprocher de son père, qui passait toutes ses fins d'après-midi au bistrot à taper la belote.

Lucien en veut à Justine, à ses mots qu'il tourne et retourne dans tous les sens « on ne sait pas si on va te confier Samuel cet été » S'ils ne savent pas, alors ce n'est pas encore sûr ? C'est pour ça qu'il voulait lui parler dimanche, lui dire « Tu ne peux pas faire ça au petit. On a un programme tous les deux, il en apprend bien plus avec moi qu'au centre aéré »

L'an dernier, le premier été sans Roselyne, Justine avait déjà été inquiète. Elle téléphonait tous les jours. La gêne de Samuel s'entendait dans ses réponses : ■ oui, ■ non, ■ ça va, ■ Papilu aussi.

Justine se laisse bourrer le mou par toutes ces émissions à la télé. Ils veulent faire peur aux gens avec leurs chiffres, leurs recommandations pour la santé.

Y' a quand même une différence entre le gars qui bosse dans un bureau et s'enfile apéro sur apéro, midi, soir et week-end, boit du vin à tous les repas, se torche à la bière avec les potes devant la télé les soirs de match et moi ! Moi, Je vis au grand air, je m'active dans ma maison et mon jardin. (un peu moins cette année, c'est vrai) En plus, je fais mon bois, je promène Saxo, je donne le coup de main aux voisins. C'est quand même pas mon beaujolais, natif d'ici comme moi, élevé au pays, mitonné dans les cuves de la coopérative qui fait de moi un ivrogne ! Et c'est quand même pas Raphaël qui va dicter sa loi !

Lucien sent bien qu'il s'échauffe tout seul. Il se rappelle la mère et la fille, complices, liguées contre lui, le petit jeu de cache-cache avec les bouteilles, le regard réprobateur à chaque fois qu'il remplissait son verre à table, cette

guéguerre qu'elles lui menaient avec leurs silences, qui le poussait par contradiction, à se réserver, pour bien montrer qu'il voulait rester seul à décider. Quant Roselyne avait eu son cancer, il avait dit à Justine : « Tu vois bien que c'est des balivernes tous ces trucs à propos de *l'hygiène de vie* comme ils disent. » Et sûrement qu'elle lui en avait voulu de cette remarque idiote.

Cette fois-ci l'enjeu est de taille, il faut absolument qu'il retrouve la confiance de Justine. Mais il ne sait pas comment s'y prendre. Et s'il parlait avec Yvonne ? Elle est aussi du village, ils se connaissent depuis l'enfance, c'était une amie de Roselyne. Bien sûr qu'elle l'agace avec sa bigoterie et son club de randonnée (comme s'il fallait être dans un club pour marcher sur les sentiers !) mais c'est une gentille, à lui porter une part de gâteau le dimanche, à lui donner des pommes de son verger, à venir toquer à sa vitre si elle ne l'a pas vu depuis plusieurs jours. Peut-être qu'elle pourrait lui donner un conseil, ou même parler pour lui à sa fille ? Tiens ! Oui, lui faire comprendre... lui faire comprendre que c'est pas marrant tous les jours cette solitude, et que ça pourrait être grave s'il était

brusquement privé du petit, qu'il est prêt à faire des efforts...

Lucien tourne tout ça dans sa tête, il se lève, paye son blanc et son café, salue Georges, sort lentement du bistrot, remonte la rue. Au fur et à mesure qu'il avance, son pas se raffermi, il s'arrête devant chez Yvonne, elle va être étonnée, mais là, pour la première fois, il sonne.

L'AUTEURE

De l'écriture pour soi à l'écriture professionnelle en passant par l'écriture de fiction, Béatrice Rieussec a toujours aimé travailler les mots.

Depuis les années 2010, elle fabrique des histoires courtes qui mettent en scène des personnages éprouvés par la vie dont les failles nous sont familières.

Auteure d'un recueil de nouvelles intitulé *On est bien peu de choses* publié aux Éditions de la Rémanence fin 2018, elle travaille à la composition d'un nouveau recueil.